

LA GAZETTE DE L'URS

DE FRANÇOIS
RICHAUDEAU

COMPRENDRE | COMMUNIQUER | ENSEIGNER

LA POÉSIE

UN OUTIL POUR LA PLANÈTE
ET POUR LES HOMMES



É D I T O

La poésie sauvera-t-elle le monde ?

Dans son numéro de Janvier 2021, le mensuel **L'âge de faire** consacre un excellent dossier à la poésie avec ce titre : **Quelques grammes de poésie** *. Une manière de résister à ce monde de brutes ! La poésie doit-elle se contenter d'être un ornement esthétique ou a-t-elle une dimension de rébellion contre le monde pour hâter sa transformation comme le revendiquait déjà Rimbaud avec son « Changer la vie » ? Pour Jean Pierre Siméon, directeur artistique du Printemps des poètes, durant 16 ans, aucun doute dans cette proclamation : **La poésie sauvera le monde** publié en 2016 par le Passeur Éditeur. Dans ce manifeste enthousiaste mais sans concessions, Jean Pierre Siméon pose le rapport entre le poétique et le réel, entre le politique et la poésie. Il la définit ainsi : « La poésie est la perpétuelle insurrection de la conscience contre l'oubli que l'homme fait de lui-même dans sa marche hâtive »

Pour lui, la visée poétique n'est pas un correctif ou un limitateur de vitesse mais constitue le premier amont du projet politique. Il fustige le divertissement généralisé, dénonce le totalitarisme de l'accès à l'image, le choix d'apparaître pour en mettre plein les yeux qui est le contraire du donner à voir.

« Tout poème est un grain de sable dans les rouages de la grande machine à reproduire le réel tel qu'il est , qu'elle l'imprime dans la langue et l'image de convention ». La langue est plus que jamais le lieu du combat

parce qu'elle véhicule le mensonge, la censure, les manipulations, les codes dominants qui aboutissent à un affadissement, un appauvrissement et au détournement de sa puissance. Il oppose les discours qui décrivent et commentent l'état des choses au poème qui restitue la réalité.

Il préconise l'atelier poétique ouvert en permanence au cœur de la société à quiconque libre citoyen souhaite s'y ressourcer. « Dans le grand barnum contemporain, oui tout poème lu, écrit, entendu, est un contre-pied et un contretemps, un acte de résistance donc. »

Ce texte vigoureux, offensif, au souffle lyrique et

épique, aux développements argumentés, étayés par des exemples d'actualité, donne des raisons d'espérer à tous ceux qui font vivre la poésie au quotidien et à tous ceux qui vivent par et pour la poésie.

Jean Marie Kroczeck



*La poésie sauvera le monde -
Printemps des poètes Goncourt
de la poésie 2016 - Le Passeur éditeur*

**Quelques grammes de poésie - Le site du journal L'âge de faire (lagedefaire-lejournal.fr)*

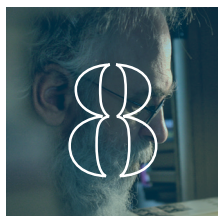
« Si on me demande
ce qu'est la poésie,
je réponds que personne
ne sait exactement
ce que c'est puisque chaque
poète la définit à sa guise
mais qu'on la reconnaît
quand on la rencontre.

Si on me demande
ce que c'est un poète,
je réponds que c'est
quelqu'un qui ne passe
jamais à la télévision et que,
s'il n'est pas connu,
c'est parce qu'il ne passe
jamais à la télévision.

- Jean L'Anselme -

S O M M A I R E

#



2 EDITO
Jean-Marie KROCZEK

8 POUR QUE POESIE
DURE, BIEN AU-DELA
DU PRINTEMPS
Xavier LAINÉ

13 LA POESIE.
UNE VOIX
FRATERNELLE
Brigitte MAILLARD

4 LA METAMORPHOSE
HONTEUSE
François RICHAUDEAU

10 UNE LANGUE À SOI
DEPUIS LA LANGUE
COMMUNE
Yvonne CHENNOUF

14 DES EXPERIENCES
LIMITES
Alain LE MÉTAYER

5 AFFRANCHISSEMENTS
FURTIFS
Philippe MEIRIEU

11 RELIRE
LE MONDE
Georges AMAR

15 LA POESIE
RESTAURERA
L'HOMME
Béatrice LIBERT

6 PAUL ARÈNE.
poète provençal...
Paul ARÈNE

12 LA POESIE.
UN BIEN
COMMUN
Michel CAPMAL

16 EN L'ENTREINTE
DE L'ARBRE
Xavier LAINÉ

LA MÉTAPHORE HONTEUSE

Cet article sur la métaphore et les manuels scolaires¹ est inspiré par une étude réalisée par Annette Béguin sur la métaphore et les manuels scolaires. L'auteur note tout d'abord la fréquence d'emploi de cette figure de style dans les publications de vulgarisation, de *Science et Vie Junior* à *La Recherche*, et sa quasi-absence dans les manuels scolaires. Ainsi, sur 17 manuels d'histoire (du CM1 à la 6e), pas une métaphore ; et sur 12 manuels de sciences, 4 seulement. Ce qui nous conduit à une réflexion sur le statut, l'utilité et l'efficacité de cette forme supérieure de l'analogie. En littérature - bien entendu en poésie, mais aussi dans le roman - pas de problème. Au contraire même, si nous en croyons Marcel Proust : « Pour des raisons qui seraient trop longues à développer ici, je crois que la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style » (*Contre Sainte-Beuve*). Dans le domaine scientifique les avis sont plus partagés : ainsi Gaston Bachelard considère la pensée par analogie comme une marque de l'esprit préscientifique, et plus elle est englobante, plus l'erreur serait grossière. Tandis qu'Edgar Morin, lui, souligne l'intérêt heuristique de cette pensée par analogie, à l'origine d'une véritable écologie des idées². Mais descendons des hauteurs épistémologiques vers le niveau de la psychologie expérimentale, et plus particulièrement de la mémoire. De très nombreuses expériences montrent que de toutes nos formes de mémorisation, c'est la mémoire visuelle qui est la plus efficace... et celle des abstractions, la plus mauvaise. Les anciens du

monde gréco-romain le savaient bien, et le célèbre *Art de la Mémoire*, dont Cicéron, notamment, nous entretient, était basé sur l'ancrage des concepts abstraits sur des figures visuelles ; le rhéteur, au cours de son discours, visualisant intérieurement une suite de « loci » visuels, auxquels il faisait correspondre des arguments théoriques. Mais alors, pourquoi ne pas utiliser en pédagogie la métaphore qui, le plus souvent, associe à un concept initial une représentation visuelle. Elle pourrait alors faciliter la compréhension d'un processus abstrait et surtout améliorer la mémorisation de ce processus. Annette Béguin nous explique cet ostracisme des auteurs-enseignants par leur conception du langage des manuels comme un « langage d'institution » associé au « rituel social » qu'est le cours. L'absence de métaphore signifie alors que cet enseignant a sa place dans la sphère savante, tandis que l'élève est éloigné d'une science qu'on s'efforce de faire descendre jusqu'à lui. En fait, ces manuels sont faits par des professeurs pour d'autres professeurs ; et le refus de la métaphore signifie alors une vision « transmissive » de la diffusion des savoirs, opposée une perspective « constructiviste » moderne, centrée sur l'élève. Allons, Messieurs les auteurs, écrivez vos livres non pour des censeurs, mais pour leurs véritables lecteurs ; vos élèves.

François RICHARDEAU

1. in Communication et Langues, n° 110, 1996
2. la Mettante, Le Seuil, 1986.

Métaphore

Analogie : la technique la plus efficace pour inventer, et pour expliquer l'autre.

Mémoire visuelle ; de toutes les formes de mémoires : la plus performante.

Métaphore : La reine des figures de littérature. Proust le savait, et l'a si bien dit.

« in Ce que je pense ... Retz 1987 »

AFFRANCHISSEMENTS FURTIFS

La professeure de français a commencé, il y a plusieurs mois, un travail sur la poésie. Elle sait qu'avec ses élèves ce n'est pas chose facile : la poésie n'a pas bonne presse chez les lascars du collège et seules quelques filles osent parfois, fugacement, marquer leur intérêt pour un poème. Pourtant elle ne s'est pas découragée et a multiplié les approches, les exercices, les jeux sur le langage. Elle a affiché quelques textes poétiques dans la classe. Elle a lu et fait lire toutes sortes de poèmes, tenté de faire rédiger des alexandrins, s'est rabattue sur des haïkus, a affronté le scepticisme et les moqueries. Sans se décourager... Maintenant, quelques-uns semblent accrochés et certains ont même rédigé de courts poèmes. Aujourd'hui, c'est le grand jour : ceux et celles qui ont écrit des textes vont pouvoir les lire devant toute la classe. Un grand gaillard que l'enseignante a pris le temps de rassurer patiemment, avec qui elle a travaillé la diction, qu'elle a encore encouragé le matin même, se lève : il s'apprête à lire ce qu'il a écrit. Il a sans doute très peur, mais s'efforce de ne rien laisser paraître. Alors qu'il va ouvrir la bouche, une voix étouffée, anonyme, s'élève du fond de la classe : « *La poésie, c'est pour les pédés* ». Passons sur la lâcheté du geste, sa méchante volonté d'anéantir d'un mot les efforts de plusieurs semaines. Créditons le coupable d'une inavouable inquiétude : dès lors qu'un de ses camarades ose parler publiquement de ces choses intimes qu'on cache au fond de soi, qu'on enfouit bien loin pour ne pas paraître vulnérable, lui-même n'est peut-être pas tout à fait à l'abri et pourrait se trouver un jour mis à nu. Autant se protéger en répudiant, d'emblée, tout ce qui serait susceptible de révéler la moindre fragilité.

Reste l'humiliation de celui qui avait osé se lever et ne se lèvera plus avant de longues semaines, peut-être de longs mois. Reste aussi le sentiment inévitable d'être assigné à la norme, au stéréotype, au slogan, à tout ce qui bloque à la fois la pensée et la sensibilité, tout ce qui assigne à résidence dans la banalité et la vulgarité, tout ce qui interdit d'échapper à la conformité imposée. C'est un peu comme si l'on était à nouveau repris par des sables mouvants d'où l'on avait réussi tant bien que mal à s'extraire et qui vous aspirent à nouveau inéluctablement. Reste enfin la désespérance de l'adulte qui voit tous ses efforts réduits à néant en un instant.

La gorge du professeur se serre. Un autre jour, peut-être, elle évoquera Verlaine et Rimbaud... mais là, c'est trop difficile. Coupée dans ses élans, elle passe à autre chose : « Prenez votre livre de grammaire... » Pourtant, tout n'a peut-être pas été perdu. Une provocation, une insulte, le fou rire étouffé de quelques complices n'empêchent pas que soit survenu, à l'insu même de la professeure quelque affranchissement furtif. L'adolescent qui s'est rassis sans avoir pu lire son texte peut, en effet, avoir paru céder à l'arrogance aveugle du groupe sans, pour autant, oublier que quelqu'un, un moment, a fait alliance avec lui contre la fatalité. Il sait maintenant qu'un adulte a vu en lui un être sans doute encore fragile mais capable, pourtant, de baisser le masque et de s'exposer. Et il a entrevu quelque chose d'étrange, qu'il ne sait sans doute pas bien encore identifier mais qu'il n'oubliera probablement jamais : que le langage peut échapper au dérisoire convenu des banalités et des jurons de couloir ; que les mots peuvent exprimer, même maladroitement, ce qui le hante, l'inquiète ou lui permet d'espérer... qu'ils peuvent aussi tenter de restituer ce sentiment étonnant devant un visage aperçu au coin d'une rue ou la vision étrange de sa ville un petit matin d'hiver.

Rien d'extraordinaire apparemment. Mais l'essentiel pourtant : une correspondance, peut-être, entre ce que chacun d'entre nous vit de plus intime et ce qui le relie aux autres humains, quelque part dans l'universel. Il y a ainsi des affranchissements furtifs dans des rencontres imprévues entre des êtres que nous pensions rétifs à toute poésie. Ces affranchissements furtifs arrivent sans faire beaucoup de bruit et sans même, parfois, qu'on s'en aperçoive. Ils arrivent chez ceux et celles qui découvrent ce que la poésie porte d'éternité dans sa fugacité même. Ils arrivent même parfois chez ceux et celles qui, tels Héraclès drapé dans la peau du lion de Némée, déclarent « *la poésie, c'est pour les pédés* »... avant d'en bredouiller peut-être quelques bribes quand ils se trouveront, tremblants et fragiles, aux pieds de leur Omphale.

Philippe MEIRIEU



PAUL ARÈNE, poète provençal, pratiquement inconnu

Né en 1843 à Sisteron, Paul Arène est mort, à Antibes, en 1896 à l'âge de 53 ans. Il a vécu une vie courte mais bien remplie sur le plan littéraire. Après avoir été répétiteur à Marseille et préparé une licence de philosophie, il s'installe à Paris où il fréquente les cafés et cercles littéraires. Il occupe d'abord un poste de maître d'étude à Vanves. Il écrit une pièce de théâtre « Pierrot l'héritier » qui connaît un succès immédiat. C'est un tournant dans sa vie. Dès lors, il vit de sa plume.

Il est le contemporain des plus grands écrivains romanciers, conteurs et poètes du 19^{ème}. En effet, ce siècle a connu l'éclosion de plusieurs courants littéraires majeurs qui ont durablement marqué les lettres françaises : le romantisme, le symbolisme, le parnasse, le réalisme et le naturalisme. Lamartine, Gustave Flaubert, Bernard Coppée, Maupassant sont quelques-uns de ses nombreux contemporains. Malheureusement, les anthologies et les bonnes feuilles de la littérature française du 19^{-ème} siècle ne mentionnent nullement son nom. Dans les manuels de lecture, on cherche en vain, dans les tables des matières, des extraits de ses écrits. Tout au plus, y trouve-t-on ici ou là, un ou deux poèmes, toujours les mêmes : *La cigale* et *Mobilier scolaire*.

La BNF a réimprimé ses poèmes rassemblés dans un ouvrage dont le titre est *Poésies de Paul Arène* (ED. 1900). La table en dévoile le contenu : sonnets, tableaux parisiens et paysages, noëls, chansons, poèmes et fantaisies, amitiés et sympathies. Cela donne non seulement une idée des thèmes abordés, de ses

préoccupations, de la forme de ses poèmes entre classicisme et romantisme mais situe également le poète dans son époque et son univers relationnel.

Il partage son temps entre la capitale et la Provence, passant une bonne partie de ses étés, à Sisteron. Dans la capitale, il écrit les **Contes de Paris**, des pièces de théâtre, des chroniques pour différents journaux dont la tonalité tranche quelque peu avec ses romans et nouvelles écrites en Provence.

Amoureux de la Provence, militant de la langue et de la culture provençales, Paul Arène s'engage aux côtés de Frédéric Mistral et d'autres amis poètes, dans la création du Félibrige. Ce terme « **Félibrige** » est dérivé du terme « félibre » que ses fondateurs ont emprunté à un récitatif pour désigner celles et ceux voués à défendre la langue provençale.

Paul Arène a écrit les premières lettres de Mon Moulin et Daudet a écrit, pour sa part, la fin de *Jean des Figues*, son roman le plus connu, en partie autobiographique. Il est attesté ainsi que l'a révélé Octave Mirbeau, critique d'art et journaliste, qu'Arène a collaboré avec Alphonse Daudet, à l'écriture des chroniques provençales publiées par *L'événement* et qui furent ensuite rassemblées sous le titre *Les Lettres de mon moulin*. Les premières lettres paraissent, signées d'abord d'un double pseudonyme emprunté à Balzac : « Marie-Gaston » Alphonse Daudet le reconnaît « Gaston, c'était mon camarade qui, tout jeune, venait de débiter à l'odéon par un petit acte étincelant d'esprit, de coloris et vivant près de moi, à l'orée du bois de Meudon. »

P a y s a g

L'automne à Chaville est superbe ;
Le bois par place est resté vert ;
Ailleurs, tournant au vent d'hiver
Les feuilles s'abattent sur l'herbe ;

Mais les grands chênes fiers encor,
Gardent leur parure tenace,
Et, sentant que le froid menace
S'habillent de cinabre et d'or,



« Le pont de la Baume », Svetla Rasymlenne

Les exemples d'écriture à deux mains sont rares dans la littérature. La création est le plus souvent entourée d'un mystère au sein duquel l'inspiration tient lieu d'explication. Plutôt que de négier, il vaut donc mieux parler de co-auteur. Il n'est pas étonnant qu'Alphonse Daudet et Paul Arène pétris d'une même culture se réclamant d'une même identité utilisent des procédés d'écriture très proches qui peuvent se confondre.

Ces trois écrivains partagent le même enthousiasme à sauvegarder et à promouvoir leur langue maternelle, la culture et la beauté de leur terroir. Ils puisent aux mêmes sources d'inspiration pour affirmer l'identité des pays de langue d'oc, créer une œuvre avec leur style propre. C'est l'amitié et l'amour de la littérature qui cimentent leurs relations agrémentées par des fêtes, des rencontres et des échanges épistolaires nombreux. Paul Arène fait de Mistral un confident privilégié.

C'est là qu'il puise le meilleur de son inspiration, dans la connaissance intime et sensuelle de la ville et dans sa rencontre avec le petit peuple et les notables ; une population patiente et laborieuse qui vit au rythme des saisons dont il brodera le portrait dans ses nouvelles.

Mais s'il se fait le chantre de son sud, Paul Arène ne peut pas être qualifié, pour autant, d'écrivain régionaliste, même si naturellement, son audience est plus importante en Provence. Il s'est nourri de littérature latine et de la langue de Molière dont il manie avec virtuosité l'écriture en jouant de toutes les nuances

et précisions dressant des portraits de personnages qu'il fait revivre pour nous, décrivant les paysages verdoyants et rocailleux, imaginant des histoires qui nous captivent par leur sens de la vérité. Il s'est essayé avec bonheur à tous les genres littéraires. Ses thématiques sont universelles ; l'amour, la relation de l'homme avec la nature, les passions et les émotions, l'histoire, la vie sociale et le progrès technique y tiennent une bonne place.

Selon moi, c'est à chaque lecteur d'appréhender, au moyen de lectures approfondies et méthodiques, les messages d'un écrivain. Avec Paul Arène, le lecteur est libre de tirer des leçons sur la morale, la psychologie ou les idées sociales de l'auteur. Chacun peut avoir sa perception de Paul Arène, en fonction de la connaissance qu'il possède de son œuvre et c'est certainement ce qui en fait un écrivain inclassable et attachant. Né dans une France rurale qui commence à connaître des transformations liées à l'industrialisation, notamment avec l'arrivée du train, Paul Arène ne cache pas une certaine méfiance envers la modernité technique qu'on appelle le progrès. Ces transformations modifient fortement le cadre de vie traditionnel par les déplacements vers la ville et la modification de la relation entre les hommes. La modernité présente certaines conséquences négatives qui ne lui échappent pas. Pour lui, il le proclame avec force : « *il n'est de sûr que la nature.* »

Une leçon qui reste aujourd'hui plus que jamais d'actualité.

P
A R È N E
U
L

E
Qu'importe si le ciel est sombre,
Quand on a la claire forêt !
Son feuillage ardent qui paraît
Plus radieux au sein de l'ombre

Nous garde en ses rameaux vermeils,
Dans ses feuilles d'or pur baignées
Et de longs rayons imprégnés,
Le souvenir des vieux hivers.



POUR QUE POÉSIE DURE, BIEN AU-DELÀ DU PRINTEMPS

Depuis trente ans la question est posée : à quoi bon la poésie, les poètes ?

Si les poètes passaient leur temps à écrire de la poésie et se battaient pour avoir leur juste place dans la littérature, se poserait-on encore la question ? Si les poètes arrêtaient de ne se congratuler qu'entre eux et se contentaient d'écrire et de lire, laissant aux autres le soin de les nommer poètes dans la cité, y aurait-il encore question ?

À ce train d'enfer qui dure depuis les années 80, il se trouvera bien un technocrate qui mettra en place une formation universitaire ès-poésie.

On y apprendrait à devenir poète, c'est à dire, au sens strict du terme, à écrire de la belle et bonne poésie, de celle qui pourrait être éditée sans trop de risque mais avec un maximum de gain financier...

Alors, les poètes seraient contents, ils verraient leurs œuvres en tête de gondole des « espaces culturels » de tous les supermarchés.

Ils pourraient sans vergogne vanter leurs œuvres avec le soutien de leurs « mécènes » éditoriaux en des « marchés » de poésie florissants.

Ils seraient au pinacle de la littérature au même titre que les romans de gare sans un regard pour le nombre d'ouvrages voués au pilon.

Ils seraient les serviles représentants, au même titre que tous les plumitifs qui, à grand coup d'avances, écrivent ce que leur éditeur attend pour arrondir son chiffre d'affaire. Quel bel avenir !

Depuis donc vingt ans, nous n'avons pas bougé.
Nous écrivons des textes qui ne trouvent leur place

nulle part dans un système voué d'abord aux calculs financiers et non à l'élévation de l'esprit.

Certes, les « mécènes » tolèrent quelques paroles qui dénotent.

Certes, pour la façade on invite quelques poètes et autres contestataires en leurs essais, aux émissions médiatiquement soumises.

L'objectif n'en est pas de cultiver l'esprit critique mais de faire croire en la démocratie à l'heure où, son euthanasie commencée en 1958 arrivant enfin à son but, autrement dit son absence, elle s'éteint sous les coups bien ajustés d'individus démocratiquement élus mais dont la « carrière » est soutenue par les mêmes « mécènes ».

Certes la royauté et le féodalisme en ont pris pour leur grade en 1789, mais voilà que les gagnants de la période, deux siècles et demi plus tard, rétablissent l'ordre ancien assis sur leurs monstrueux profits.

On demande alors au poète de faire bien dans le paysage.

Et le poète, en bon toutou bien raisonnable, sachant par voie universitaire le triste sort de son ancêtre François Villon, se range à la raison très XVIII^e des nouveaux maîtres et seigneurs.

Le poète moderne ne dira rien ou pas grand chose du sang que ses mécènes ont sur les mains.

Il regardera ailleurs quand d'autres poètes qui ont eu le malheur de naître du mauvais côté de ce beau monde, éternels exilés parmi les réfugiés pudiquement nommés migrants, jetés à la mer pour le plus grand profit des mécènes du nouveau monde, trouvera la mort par noyade préférable aux sordides calculs qui rendent son pays proprement invivable.

MOTS

AUX

MOTS

Xavier L.



Le poète moderne devra se montrer muflé s'il ne veut pas écrire une belle œuvre maudite et posthume. Il ne cessera de psalmodier son mantra, « à quoi bon la poésie et les poètes ».

Ça amusera un bon coup la galerie des intellectuels en vogue.

Ça portera un coup de grâce à l'art d'être poète, c'est à dire de démasquer les impostures, de regarder derrière l'écran de fumée, le visage sordide de ce monde perdu, depuis qu'à grand coup de peurs, de répressions, de neuro-marketing, l'homme moderne a vu le jour, robotisé en son âme comme en sa conscience, mais dépourvu de ce qui faisait son charme imprévisible : son humanité.

Je ne saurai entrer en ce jeu de dupes : je me contente d'écrire et me moque éperdument qu'on parle ou non du poète que je ne revendique pas d'être. Je suis comme je suis, de chair et d'os, de sang et de larmes.

Je pleure plus souvent qu'à mon tour d'observer, depuis mes pages qui se noircissent chaque jour un peu plus, en quels degrés d'ignominie nous tombons, inéluctablement guidés par des algorithmes et des écrans, indifférents aux êtres et aux humeurs bonnes ou mauvaises qui les font éructer parfois, comme lave d'un volcan, leur colère et leur dépit, puis rentrer sagement dans le rang, lorsqu'ils voient la misère les ronger de l'intérieur, les affamer de l'extérieur.

Je ne suis ni poète, ni soignant, ni je ne sais quel titre ou relation algorithmique qui me permettraient de briller en ce monde sans lumières.

Je suis ce que je suis, d'os et de chair, cœur battant à tout rompre devant la beauté, triste à en mourir à chaque mort sous les bombes de notre inhumanité.

J'observe depuis plus d'un demi-siècle, cette lente dégringolade qui nous poussait autrefois, à échelle de mémoire d'homme, de revendiquer un monde plus humain en éradiquant celui qui nous oppressait.

Je parle au passé car désormais, ce ne sont plus que feux de pailles, embardées sans pensées qui chahutent un instant les dictateurs mous, puis retombent comme pitoyable soufflet.

J'observe qu'il s'agit de moins en moins d'en finir avec ce vieux monde mais de l'aménager, comme si les bénéficiaires allaient donner les clefs avec un sourire bienveillant.

Les poètes sont perdus depuis qu'ils ont cessé d'être les chantres du peuple et de ses affres.

Les poètes, à se poser la question de leur survie, achèvent le contournement et l'assassinat de l'âme humaine.

Preuve en est désormais devant nos villes sans figures, ces zones commerciales hideuses vouées au commerce sans esprit, les poètes qui étaient autrefois ceux qui chantaient les sacrifices des hommes pour cultiver leur grandeur, vont comme les autres remplir leur caddie de fadaïses.

La poésie, pour ne pas mourir en ce monde, doit redevenir une arme souterraine, à moins d'admettre sa belle mort.

Xavier LAINÉ

er LAINÉ

*Ajouter mots aux mots, impatience à l'impatience...
Contempler chaque jour comme s'il fut le premier,
Faire la somme des insatisfactions permanentes
Puis jeter par la fenêtre l'eau saumâtre des rêves envolés.*



Chaque fois que s'engage un projet de lecture ou d'écriture poétique avec des enfants, deux attitudes, apparemment contradictoires, étonnent : d'abord un accord total pour lire, écrire et dire ensemble et, en même temps, une impatience à s'isoler pour profiter d'un morceau du butin arraché : une langue à soi. Formés aux jeux troubles des comptines et des fabulettes, les enfants s'attachent d'abord à la matière sonore (alliances, dissonances, rimes, rythmes, silences...) jusqu'à ce que, soudain, d'autres portes s'entrebâillent, sémantiques cette fois (détournements, jeux de mots, métaphores, visions...). Les yeux s'ouvrent et brillent : incompréhension, intuition... quelque chose se passe dans la langue qu'on ne reconnaît pas et qui pourtant la révèle. Impossible de résister : chaque mot devient un œillet, un trou de serrure ouvrant sur d'autres mondes d'où sortent d'autres mondes et encore d'autres mondes. La stupéfaction domine, puis l'admiration et l'envie de rejouer le mystère.

Chacun passe à l'écriture pour créer ses propres labyrinthes avec l'espoir de trouver sa sortie ; on taille, on sculpte, on cherche parmi les poèmes entendus, lus et appris, la forme sienne. On écrit ensemble et tout seul, partout, sur des feuilles, des carnets, des murs, avec de l'encre, de la craie ou des mines, on attrape les images flottantes avec des trombones, des papillons adhésifs, des étiquettes, on les accumule, on les trie, on les associe, on coupe, on colle, on remplit des bocaux de verre et des sachets transparents de jolies trouvailles parce que la poésie c'est faire. On affiche, on se lit, on s'écoute, on reprend ses outils, on polit ses mots, on affine ses lignes, on voit le poème descendre sur le papier et prendre ses aises, on parcourt ses sinuosités, on le fait tourner en bouche, on s'enjaille et l'audace n'en peut plus de monter. Et puis on range ses outils comme tout bon artisan (dictionnaires, livres précieux de mots rares ou perdus, anthologies...) parce que la poésie, il faut dire que ça fout le bazar.

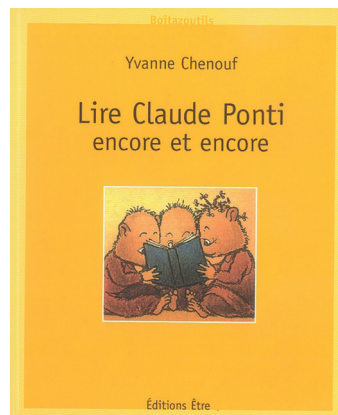
Après un temps de pause on réécrit. Pour ne pas enfermer le mouvement dans des facilités (haïkus et autres rimailleurs), on observe méticuleusement les traces laissées sur le papier par chaque enfant et on tire profit de la moindre aspérité. Des fautes d'orthographe, on fait des pépites et des mots communs,

des joyaux. On ne corrige pas pour ramener la langue dans ses circuits habituels, on cherche dans chaque production, les lignes de fuites, l'éclat inédit, le souffle inouï et on désenveloppe : on monte le son, on agrandit l'image et puis on voit. Le sourire ou les yeux ailleurs sont alors les critères d'évaluation. C'est l'heure pour les créations de vivre leur vie : on les envoie à un journal, à un éditeur, on va les lire dans une librairie ou une salle de spectacle. On continue.

On continue parce qu'on a vibré d'une émotion nouvelle mais pas inconnue, on continue parce que les mots, comme des lucioles, ont illuminé des chenaux qui permettent de « passer de la terre étroite à la vaste mer, ou au contraire d'accueillir en un lieu familier des images chargées de lointains ». On continue parce qu'on s'est pris d'amitié pour des hommes et des femmes ultrasensibles dont on a aimé l'aventure. Leurs mots comme des billes iront rejoindre les poches pleines d'élastiques et de boulons : car la poésie c'est une arme.

Yvonne CHENNOUF,
Association Française pour la Lecture

¹Jean-Michel Maulpoix à propos d'Etier d'Eugène Guillevic :
<https://www.maulpoix.net/guillevic.html>



« Lire Claude Ponti encore et encore », Yvonne CHENNOUF (2006)



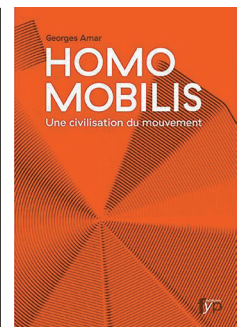
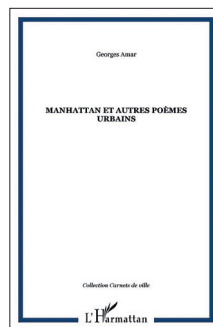
RELIRE LE MONDE

Un 3 août je découvrais Lurs sans préméditation. La lumière, la bonté de l'air, l'accueil du regard dans l'ampleur. Une phrase m'attendait au faite du village, à l'issue du labyrinthe vertical. Discrète, élégamment gravée sur la tranche d'une dalle : ENTRE L'ÉCRIT ET LE LU, LA LISIBILITÉ. Même pas signée (François Richaudeau), elle me faisait signe d'entrée. Je comprenais cela : le poète entre dans la lisibilité du monde. Écrire et lire sont les battants d'une porte sans porte, les lèvres de la grande maison à aimer.

L'homme et la terre. Quel autre et meilleur service peuvent-ils se rendre que celui d'une mutuelle reconnaissance ? Beauté de ce mot qui dans notre langue exprime conjointement la gratitude, l'hommage à l'autre, le renouvellement du savoir. Reconnaître, c'est la tâche du poète ! Connaître une nouvelle fois, le monde en son matin, de nos propres yeux. Comme si nous étions à l'aube d'un nouveau cycle de l'Homme-Terre. Et c'est tout sauf une page vierge. Avec nos millions et nos milliards d'années, nous recommençons. Pier Paolo Pasolini évoquait étrangement « l'incendie d'une Nouvelle Préhistoire ». Ni l'idée de progrès, qui a instruit notre civilisation, ni les regrets associés ne suffisent aux défis présents. Ni table rase, ni envolée vers Mars. « On ne part pas », écrit Rimbaud, toujours aussi net. « On ne part pas. – Reprenons les chemins d'ici ». Et je crois voir dans ces chemins marcher son contemporain, Paul Cézanne, qui dans la lumière de Provence, un jour a confié : « Je ne suis peut-être que le primitif d'un art nouveau ». Etre primitif à nouveau est notre seule chance, notre recours. Écoutons encore un poète natif de cette lumière, Valéry : « Il n'y a qu'une chose à aire, se refaire, ce n'est pas simple ». Mais c'est trop tôt. Il n'y a qu'une chose à faire, pour commencer : relire le monde, nous compris. Les Temps Modernes sont terminés, l'art nouveau, moderne ou postmoderne aussi. Nous avons besoin des poètes pour revoir, regarder, relire le monde – nous relire à lui. Apprécier nos reliances, toutes celles que les vivants ont su tisser en toutes circonstances. Par-delà le rêve de l'homme créateur, apprenons la modestie du poète, pour qui « Dire c'est lire », dans les plis du réel, écrire c'est affiner l'écoute, agrandir l'entendement ordinaire, en-deçà des segmentations de l'esprit, des disciplines savantes, sociales ou commerciales. Etre primitif c'est recommencer à lire le monde. Non pour y déchiffrer un message, les lois des dieux ou de la nature, mais pour deviner un devenir langage pluriel, dans lequel se murmurent nos existences singulières communes.

Un matin à Lurs, par la vertu d'une phrase et la résonance d'un paysage, j'ai éprouvé à nouveau cette vérité poétique : la lecture précède de l'écriture. L'enjeu de notre temps n'est plus la conquête, matérielle, cognitive ou créative, mais la lisibilité du monde. Il est beau que ce village au nom de velours paré d'échos précieux (dont le nom d'Isaac Luria) soit le lieu de rencontres de la culture graphique, dédiées à une montagne, initiées par l'amitié d'un poète et d'un typographe visionnaire, Jean Giono et Maximilien Vox. Et que la passion d'un ingénieur polymathe, François Richaudeau, en ait fait un emblème de l'activité qui nous fait hommes habitant une terre, la lecture.

Georges AMAR
Ingénieur poète, chercheur associé
à l'Ecole des Mines de Paris,
en prospective conceptive
et mobilité urbaine.



Deux livres écrits par Georges AMAR (de gauche à droite) :
« L'Homo Mobilis, Une civilisation du mouvement » (2007)
« Manhattan et autres poèmes urbains » (2016)



LA POÉSIE. UN BIEN COMMUN

La poésie : Le réel absolu. Habiter poétiquement le monde. Depuis Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Novalis et Hölderlin, sans oublier Hugo, nous sommes hantés par ces deux « injonctions » qui, sans doute, n'en font qu'une. Un seul et même appel à un plus être. Un plus être au Monde. Et pourtant le monde réel, en d'autres termes le principe de réalité dominant, a - presque - réussi à maintenir la poésie dans une catégorie culturelle vouée à une esthétisation du langage et aux divertissements de lettrés. Ces deux « injonctions » apparaissant comme une seule et même incongruité.

Aujourd'hui, c'est-à-dire à la fin d'un long cycle « civilisationnel » aboutissant au règne du quantitatif et aux développements inouïs d'une technologie « communicationnelle » qui a surpassé la science-fiction et engendré un monde quasi-irréel aussi bien qu'hyper-réel, où les apparences deviennent « effets spéciaux », nous voici confrontés à la perte de sens quant à l'existence humaine, et à une soumission aggravée devant ce qu'il faut bien appeler la déraison marchande. Cependant, la poésie a persisté à s'imposer à nous comme une dimension fondamentale de l'esprit en travail d'incarnation.

La poésie, un outil ? Pour notre propre reconstruction, nous les humains habitant tant bien que mal une planète dévastée ? En effet, un poète n'est-il pas aussi, et peut-être d'abord, un artisan ? Un tisserand, un potier, un graveur, un conteur, un tailleur de pierres d'anciens volcans pour faire lever le langage. Un langage qui, fort lointainement, préservait l'entière unité de la conscience humaine au vif de son rapport avec un monde non séparé, non disloqué, ni éradiqué.

Mais un outil paradoxal qui, dans l'ordre utilitaire, « ne sert à rien », financièrement « ne rapporte rien », et n'apprend « rien de plus » ! Et dont on ne saurait attendre, a priori, une quelconque efficacité pour la réparation des liens sociaux, le sauvetage du monde, ou la promesse d'une ère nouvelle avec une planète revenue à son harmonie primordiale.

Alors, quel usage doit-on faire d'un tel outil ? D'abord un usage souverain contre tout ce qui en serait sa négation : l'obsolescence, les clivages idéologiques, l'abstraction, le nihilisme, la novlangue, le catastrophisme programmé, « l'égomasse » et son effet Tpmg (« tout pour ma gueule »), etc. Contre l'ensorcellement du Monde. Un outil étrange et familier, ultime et essentiel qui nous attend au bord de la béance.

Son mode d'emploi ? Une théorie-pratique s'approfondissant et évoluant entre solitude et fervent compagnonnage vers une expansion de la conscience et de l'affinement de l'expérience sensible. Comme un appel... vers l'intensification de la vie même, en retrouvant le rythme perdu reliant poésie écrite et poésie vécue. Un instrument en forme de clef. La clef des champs ouvrant un espace de libres associations vers les prodiges de l'analogie et la fécondité d'une communication généralisée par l'intelligence de la polysémie.

Une clef dans l'imperceptible comme point d'appui entre transcendance et immanence. Un lieu de rencontre ultrasensible pour ressourcement dans la texture et l'énigme du monde. Un monde que l'on voudra réunifié, ramifié, remagnétisé. Avec des hommes debout et souverains par leur immense respect pour le vivant et leur réconciliation avec eux-mêmes.

Nomades enracinés, tisserands inlassables de sens. En voyage immobile aussi bien qu'en partance pour de fertiles pérégrinations, mais toujours forts de leur clairvoyant savoir-faire dans leur propre vie ; et en plein accord tellurique et océanique avec la Terre.

Du temps que les surréalistes avaient - souvent - raison, cette phrase quasi programmatique de Lautréamont était devenue fameuse : « La poésie sera faite par tous, non par un. » Désormais, dans le monde tel qu'il est, - un monde qui aura eu pour seul horizon de salut la vie confinée - la céléberrime prédiction exprime l'extrême urgence d'un sursaut de conscience.

Mais de ce monde, cette conscience déjà là, « raison ardente » en devenir, peut en détourner et subvertir le sens et la logique mortifère ; sans pour autant se mettre au service d'une idéologie. Cette conscience sensible et incarnée, et par conséquent manière d'être et présence au monde, détient un effet de résonance illimitée, la poésie même.

Donc, la poésie ? Substance vitale sans prix, vérité vivante échappant à toute emprise conceptuelle. Et tel un outil unique et irremplaçable dont le juste maniement aurait été préservé par une société secrète d'initiés mais qui, en ces temps présents de convergence des périls, (en cette ère covidienne !) revient vers nous avec l'évidence d'un bien commun, aussi précieux qu'inépuisable. Un bien commun à re-découvrir, et, malgré nombre d'entraves, à partager sans modération, infiniment.

Michel CAPMAL



LA POÉSIE. UNE VOIX FRATERNELLE

Poète plongée dans l'action poétique, j'ai eu le bonheur d'organiser pendant 3 ans, de 2016 à 2018 dans le cadre du Salon Bigouden du Livre, en région Bretagne, un concours de poèmes ouverts à tous. Cette expérience m'a fait ressentir plus intensément la puissance de la poésie et son impérieuse nécessité. L'action neuve sur le territoire, a mis en jeu des forces que je n'imaginais pas. Un thème, rattaché au salon lui-même, a permis chaque année de se retrouver autour d'une aventure collective. Il y a le salon lui-même et ses auteurs, la remise des prix lors de l'inauguration du salon, l'édition d'un recueil l'année suivante et l'exposition en extérieur des poèmes primés. Des classes entières, accompagnées par leur professeur, se sont saisies de cette opportunité. La création a été florissante ! La ville de Pont-l'Abbé, très participante, retrouvait un souffle poétique.

Quand un territoire s'éveille à la poésie, c'est un surgissement. Chacun a tant à exprimer, ressentir, célébrer. La poésie est une langue vivante, originale que chacun peut révéler. La poésie dit ce qu'on ne peut pas dire dans la langue de tous les jours. Elle porte en elle des couleurs, des sons, des odeurs nouvelles.

Mais son développement est difficile, elle peine à se faire reconnaître. À ce titre et bien d'autres, la remise des prix est un moment privilégié qui me bouleverse toujours. Il révèle la diversité des êtres. Elle-même

garante du respect de nos différences et de l'acceptation «de ce qui constitue l'autre comme autre».

Le poète, grâce à sa lecture, fait un pas de plus ! Et les spectateurs - familles et amis - ressentent parfois, pour la première fois, la poésie, tout simplement. Une communion silencieuse se crée entre nous. La poésie, bien au-delà de la littérature, est un moyen de connaissance de l'âme humaine. C'est si étrange de vivre n'est-ce pas ?

Ainsi se tisse depuis trois ans, dans la ville de Pont-l'Abbé et ses environs, «un trésor poétique». Les témoignages que je reçois me permettent de dire que cette action stimule la découverte de cet ensemble : poésie, poème et poète. Et c'est primordial. La poésie revient à elle ! Se découvre, face à tous ces nouveaux visages.

La présence de la poésie nous élève. Il y a quelque chose de mystérieux en nous que l'état de poésie nous permet d'approcher. L'instant est précieux, la respiration aussi. Le poète ne ramène-t-il pas l'homme à la vie ? Au fond, écrire des poèmes n'est-ce pas dépasser la nature même du monde ? Découvrir cette frontière entre «Pays rêvé, Pays réel» titre d'une œuvre du poète Édouard Glissant ?

Brigitte MAILLARD



*Renaitre chaque seconde de l'ampleur du monde.
Renaitre au plus beau souvenir de l'ombre, pour que danse l'image dévoilée.
Renaitre à la solitude des géants, la nature sauvage, la grâce du vivant.
Renaitre pour donner au monde ce goût de la renaissance.
Cette odeur fraîche sur les papilles, ce transfert des organes à la lune
et le ciel en pleine étoile.
Première image, premier rouge, premier dommage,
premier désir, première victoire, premier soleil, première urgence.
Ouvre le chemin, porte le monde, il est à ta mesure.
Sous les dents, l'haleine.
Sur la langue sa fraîcheur, son endurance, sa solitude.
L'aventure se déploie. De la rive à la mer je suis le salut des vents,
mon seul terrain d'exil.
Vivre sans rien refuser de la vie. Accueillir. Aimer. S'aimer. Vous aimez.
Vivre sa fragilité et courir vers le seul lien qui nous relie au cosmos, la lumière !*

« Il y a un chemin », Brigitte MAILLARD (2019)



DES EXPERIENCES LIMITES : La poésie post-dadaïste.

Si la poésie est un usage non fonctionnel du langage ; si la connotation l'emporte largement sur la dénotation ; si derrière le sens premier d'un mot, tout un arrière monde peut se déployer à l'infini ; si la poésie subvertit l'ordre grammatical et social ; alors peuvent paraître exemplaires, dans leur radicalité, les expériences limites qui se sont déroulées pendant et après une guerre de 14-18, qui a remis en question, par son caractère d'horrible boucherie, l'humanisme occidental et, du même coup, ses modes de représentation du monde hérités de la Renaissance.

C'est à partir du mouvement Dada, dont l'émigré roumain Tristan Tzara fut, en 1916, à Zurich, un des initiateurs que vont germer, dans les arts plastiques et la littérature, le geste iconoclaste d'un Marcel Duchamp, plus tard, la révolution surréaliste, les différentes expériences de poésie sonore ou lettriste ou encore toute une postérité libertaire, situationniste ou « oulipoise ».

En somme, un tourbillon d'inventivités formelles, mêlant tous les arts, dont avait rendu bien compte, en son temps, à Marseille, l'exposition « Poésure et Peintrie » accompagnée de l'édition de son volumineux catalogue. On pourrait en résumer le contenu avec le poète dadaïste de la première heure, Raoul Hausmann, quand il écrit :

« Dans un poème, ce ne sont pas le sens et la rhétorique des mots, mais les voyelles et les consonnes et même les caractères de l'alphabet qui doivent être porteur d'un rythme... »

Ce que met, de son côté, en lumière la poésie sonore, c'est l'importance du son inarticulé comme productrice d'un sens totalement ouvert à toutes les interprétations, se déployant dans les strates émotionnelles et inconscientes, à la fois du poète et de son public. On a, aujourd'hui, un peu oublié le nom des poètes pratiquant ce genre de performances, par essence, éphémères et donc difficilement transmissibles, mais on se souvient des « conférences/performances » d'un Antonin Artaud, charriant paroles proférées, syllabes inventées, cris inarticulés, qui peuvent s'apparenter à la poésie sonore, voire, plus étonnant, ce poème d'Appolinaire, « La Victoire » dont voici deux extraits significatifs : « ...O bouches, l'Homme est à la recherche d'un nouveau langage / Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura son mot à dire... On veut de nou-

veaux sons, de nouveaux sons, de nouveaux sons/ On veut des consonnes sans voyelles, des consonnes qui pètent sourdement... »

Quant à la poésie lettriste, elle peut paraître réservée, encore plus, à quelques initiés. Qui se souvient encore d'un François Dufrenoy ou même d'un Isidore Isou et leur volonté de charger de sens la lettre ou le caractère typographique dans sa nudité désincarnée ; mais que l'on songe à ce qui peut nous toucher, de façon plus immédiate, dans les calligrammes de Guillaume Apollinaire (encore lui!) ou, plus près de nous, dans les affiches déchirées, incontestablement lettristes, Jacques de la Villeglé (cf, dans le titre de cet article, un détail d'une de ses affiches) ou d'un Raymond Hains ou encore dans les propositions « banalistes » de situationnistes, comme Ralph Rumney ⁽¹⁾, sensible lui aussi, lors de ses dérives psycho-géographiques à la « poésie des murs » et des espaces urbains jusque dans leur quotidienne banalité, définis si bien par l'auteur de polars noirs, Leo Malet, en 1942, dans l'extrait suivant :

«...Jamais encore, l'image populaire, qui veut que le poète mange des briques n'a joué dans le sens concret que lui donne la connaissance du lithophagisme de la poésie. Il n'est plus possible de croire que le seul et unique but des terribles Saintes-Nitouche d'affiches, transformables et à secret, est l'exaltation des vertus de tel ou tel produit commercial(...) Avec ou sans le consentement de ces hommes (les publicitaires), les affiches, qui dormaient debouts, s'éveillent et la poésie mange les murs. »

Paraphrasant le plasticien contemporain Robert Filiou, parlant de l'art en général, on peut dire, en forme de conclusion modeste et provisoire, que, dans toute cette mouvance post Dada, « la poésie est ce qui rend la vie plus intéressante que la poésie »

Alain LE MÉTAYER

⁽¹⁾Ralph Rumney, fondateur avec Guy Debord et quelques autres de l'International Situationniste, décédé à Manosque, au début des années 2000.(cf , « Le Consul », éditions Allia, 1999)



LA POESIE RESTAURERA L'HOMME

Pourquoi devons-nous, dans tous les milieux, promouvoir la poésie, lecture, écriture et partage ? Face à une société, selon Danièle Sallenave, « en proie à la loi triplement féroce, de l'argent, du profit et de la consommation² », face au langage et à la pensée uniques qui en découlent, la poésie, qui a partie liée à la vérité et au réel, offre une alternative essentielle, car elle permet de libérer et nourrir la pensée, transcender les contraintes, consolider les libertés individuelles.

Le rêve est « le seul vrai pain indispensable de tous les hommes, partout³ », écrit Salah Stétié qui n'a cessé de rêver la langue. Arthur Haulot affirmait que la poésie l'avait sauvé de la barbarie des camps, préservant sa dignité humaine. Henri Michaux disait écrire pour sa santé physique et mentale. Créer une aire de parole radicalement libre et autre, c'est la vocation du poète. Qu'il célèbre ou dénonce, il le fait de manière nouvelle, juste, harmonieuse, alliant éthique et esthétique. La poésie donne plus de sens à la vie, même si les poètes vont sans illusion, dos tourné au romantisme. Elle invite à plus de lucidité et maintient, en dépit de tout, une lampe allumée. Emplie de silences, elle passe parfois mal dans notre monde noyé de décibels. Oui, elle est quelquefois âpre. N'ayant pas pour mission, comme la publicité, d'enjoliver les choses, donc de mentir elle doit révéler avec justesse (c'est son éthique) l'intensité du bonheur ou du désastre de notre condition et communiquer ardeur et prise de conscience nouvelles pour continuer la route.

Source d'apaisement par ses vibrations profondes, passerelle entre les êtres, elle tient de la force tellurique, liée à une émotion aussi radicale que notre ferveur à vivre et aimer.

La force créatrice s'éteint souvent à l'adolescence. Est-ce notre foi d'enseignants, parents, insuffisamment forte ? Je crois en l'homo poeticus ! Mais que peut-on vraiment apprendre à qui ignore son propre potentiel créateur, manque donc de confiance en soi et cherche l'idéal ailleurs qu'en soi-même, par exemple, dans la vedette éphémère qui traverse l'écran ? Quand surgiront les difficultés de l'existence, où trouver la force d'émerger quand on ignore qu'en soi, une source favorise la renaissance ?

Réussir sa jeunesse, c'est ne pas rater le rendez-vous avec ses compétences créatrices, c'est donc, entre autres, lire et écrire de la poésie, sans encourir dédain ou moquerie. C'est voir légitimées, comme capacités

d'édification personnelle, l'émotion, la fragilité, la différence, complémentaires du savoir et de la raison.

Il n'est pas d'apprentissage plus exigeant, plus complexe que l'accomplissement d'une tâche artistique, aussi petite soit-elle. Cette leçon de dépassement formative, sociale, intellectuelle est aussi *spirituelle. Elle engage tout l'être sentant, pensant et agissant, dans et par sa parole. Une manière intense et libre d'être au monde : « On n'atteint pas sa démesure/en marchant au pas.⁴ » En ces temps déchirés, Yves Bonnefoy nous convainc que « la poésie est la propédeutique de la démocratie⁵ ». Quant à Abdellatif Laâbi, il nous exhorte : « La poésie restaurera l'homme.⁶ »

Emprunter à l'oiseau

Sa part d'éternité

Pour que le poème tienne

Dans la main de l'enfant

L'aura du blanc, ©Le Taillis Pré

Béatrice LIBERT
www.beatrice-libert.be

1 *Principe de solitude*, Francis Chenot, L'Arbre à paroles, Amay, 1992.

2 *Le don des morts* ; sur la littérature, Danièle Sallenave, Gallimard, 1991.

3 *L'interdit*, Salah Stétié, José Corti, Paris, 1993.

4 *Poèmes 1985-1995*, Marie José Viseur, Les élytres du hanneton, n° 19.

5 À propos d'une thèse d'Yves Bonnefoy : la poésie est la propédeutique à la démocratie, Antonino Mazzù, Eikasa, 2019.

6 *Sous le bâillon*, le poème, Abdellatif Laâbi, L'Harmattan, Paris.1



**Naguere écrire
pour changer
le monde écrire,
présentement
pour qu'il ne nous
change pas¹**



- Francis CHENOT -

EN LETTREINTE DE L'ARBRE

*Je vais au rythme de mes rêves
Observe l'étreinte des arbres
Entends le doux chant des feuilles
Déposées en manteau d'or
Sur les racines nouvelles du temps*

*Je vais au rythme de mes rêves
Vous attendez au tournant de nos défis*

*Vivre
Vivre sans survivre
Vivre sans dépendance*

*Sans heurts
Sans violences*

*Ne plus rien sacrifier de la terre qui nous porte
Apprendre le respect
Pour ne pas avoir honte
C'est un minimum*

*Pour ne pas avoir honte
Sous le regard accusateur
De nos enfants à venir*

*Qu'un baiser nous embrase
Au jour de notre renaissance
Lorsque d'un chant nous irons
Préserver l'avenir
Dans une tendre sarabande*

Xavier LAINÉ

La Gazette de Lurs Rédaction
06 30 81 92 73

gazettelurs@orange.fr

Espace pédagogique et Patrimonial

François RICHAUDEAU

Es.Pa.S - 45 place René Cassin

04700 SISTERON

bibliotheque-pedagogique-richaudeau.org

Les amis de la Gazette

*Pour nous donner votre sentiment à propos de la Gazette,
nous communiquer les adresses d'amis à qui l'envoyer,
la recevoir par internet en nous envoyant votre adresse
mail, nous aider financièrement en adhérant à l'association
de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.*

Rédacteur en chef

Jean-Marie KROCZEK

Comité de rédaction

Yvette RICHAUDEAU

Jean-Marie KROCZEK

Alain LE MÉTAYER

Dominique GRANDPIERRE